



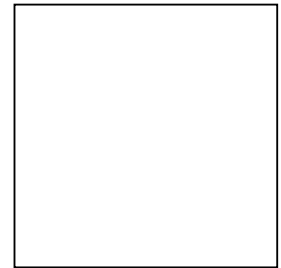
ANDRÉ NATAF

Moi, franc-maçon.

CA Y EST ! JE ME RETROUVE maître des cérémonies. M., lui, est devenu vénérable, et il m'a nommé officier de la loge. Je n'ai pas prêté attention à l'honneur qu'on m'a fait – j'ai simplement eu l'impression de remplir des fonctions de bedeau : l'épée remplace le bicorné ; et la couleur noire (le smoking) la verte ou la rouge de l'uniforme. Je me sens ridicule. Ce ridicule m'atteint dans ma sexualité. *J'ai un tout petit sexe chiffonné avec une toute petite goutte au bout qui s'évapore au soleil.* Si je regarde autour de moi, ma vision se brouille. Tout est flou – les cérémonies, les amitiés que j'ai nouées, les illuminations que j'ai reçues – tout s'obstine à être flou comme pour me ramener sur une piste que je veux oublier.

Arrivé avant les autres, j'installe le décor dans le silence et la pénombre. J'ancre la loge dans le cosmos : les colonnes, les flambeaux, le texte sacré, les outils. C'est comme au théâtre ; mais c'est à la fois plus artificiel et plus décevant. Sur une scène, les personnages foisonnent, on peut presque les toucher – en maçonnerie impossible. L'excitation maçonnique n'est pas suivie de jouissance.

Je mets mes pas dans ceux des maçons qui m'ont précédé. Je fais les mêmes gestes rituels. J'escompte la même magie. Je mouche une bougie. *Il me semble que je glisse dans la graisse*



**Ce texte est extrait
d'un récit à paraître.
André Nataf a publié
Le Monde de Jung,
(M. A.),
*La vie quotidienne
des anarchistes,*
(Hachette) ;
en septembre
*La Franc-maçonnerie
portée au jour*
(Veyrier) ;
en octobre
*Histoire des
Albigeois, nous
sommes tous cathares*
(Pierre Bordas).
Il vient de monter**

qui me colle entre les doigts. Je suis en train de créer la loge, et je me crée moi-même. Le feu que j'allume me fait grésiller. J'absorbe la « force » de M., sa faculté génératrice. J'endosse ses fantasmes les plus secrets – tout à l'heure, ils coloreront à notre insu l'ambiance de la loge.

Une longue journée de silence, pièce de théâtre jouée par Christiane Mériel.

Je me fous de la maçonnerie, comme de la philosophie. Ce qui m'intéresse, c'est le présent, c'est la minute qui passe. Je veux la recueillir dans toute sa fraîcheur. Ce n'est pas facile ! Je dois d'abord retrouver mon proche passé, et imaginer mon futur. Je frotte ces moments l'un contre l'autre comme le primitif son silex. À l'intersection de ces décombres et de cette prémonition une étincelle parfois m'embrase... Maintenant, la loge est tout à fait prête. Les outils sur les chaires, les étoiles sur les piliers, l'évangile de Jean ouvert à la page. Les frères qui commencent à entrer dans l'atelier bruissent de rumeurs amicales. Marie m'obsède encore, *elle est la déesse noire de la sexualité, de la déchéance.* Celle sur laquelle une rosée doit tomber pour laisser germer l'enfant des sages, sur les traces duquel court mon double.

La loge devient bruyante. On se retrouve, on s'embrasse. On papote. Je vais d'un endroit à l'autre : je vérifie que tout est en bon ordre. (Je suis une vraie mouche du coche !) J'aime beaucoup certains frères – je suis allègrement à l'aise avec eux, et cela m'encourage. *Je me retrouve devant mon roman comme Chris devant son miroir.* Une déchirure me crée dont je vais jouer le mystère avec désespoir.

La peur me protège d'une trop forte lueur : je me blesserai la vue à suivre la descente de l'esprit dans la matière. *Je me cache derrière M. comme un enfant derrière son père.* Je sens que ma vie se dévoile, et je ne suis pas là !...

La loge soudain se fige. La musique éclate, j'ouvre la marche. Rituellement, à l'amble. Un apprenti derrière moi tient un chandelier qui nous illumine tous. Le vénérable passe le seuil – et son avance sacralise l'espace dans lequel nous allons nous mouvoir.

Tu rends présent le Grand Architecte parmi nous.
Je suis l'ordonnateur de ses fêtes...

Les voiles tombent les uns après les autres. Franco atteint au cœur de sa nuit. Elle est toute vibrante d'amour... Mon roman, c'est moi-même ; je ne fais qu'un avec ma fiction. *Mon corps devient un miroir quand Chris s'y infiltre.* Pendant ce temps, l'enfant de mes songes se traîne sur des sentiers de misère.

Mon ombre ne se confond toujours pas avec le soleil.
La voie reste ouverte ; mais j'ai encore besoin d'un guide.

« La lumière qui vous a été donnée ne doit pas rester sous le boisseau » s'exclame le Grand Maître que je vient de conduire à l'orient. *Marie a fait naufrage pour nous illuminer. Elle nous indique qu'à l'horizon de nos songes, la faim règne sans partage.* Le Grand Maître éparpille ses couleurs. Je les remplace mentalement par des grondements de révolte. La béance qui l'entoure s'élargit à chacune de ses coquetteries.

Dieu se niche entre les cuisses de Marie.
Personne ne le sait.

Le Grand Maître « installe » la loge comme l'année dernière à la même époque. Il nous encourage à travailler pour « le bonheur de l'humanité ». Il nous fait l'aumône de sa sérénité.

Mon double s'aimante aux poussières d'étoiles

Comment cela est-il possible ? Pourquoi mes singeries vivifient-elles les symboles ? Comment fais-je pour croire que ce ringard asthmatique est mon chef spirituel ?

La loge est un opéra bouffe sans musique
et les frères des feux follets.

Je m'assoupis dans un verger où l'été fleure bon la cannelle.
J'ai emporté dans ma besace les images de la naissance de

Cath. *Le Grand Architecte attrape le mirage de son corps et le noue autour d'un sourire.* Je chemine véritablement en initiation puisque je flâne à proximité de mes commencements. J'en ai la certitude mais je ne peux rien prouver : il me manque une certaine chair.

Le Grand Maître, lui, trône sur un nuage rose.

Il est le roi des glups, et il dispense ses bénédictions. Il a l'air un peu las. Il installe les loges, comme un ouvrier qui travaille aux pièces. Ce qui le sauve, c'est qu'il court après son ombre.

« Je suis comme vous, dit-il, un enfant de la veuve. Cela signifie que nous sommes fils de nous-mêmes, de nos œuvres. » Et le Grand Maître de conter comme c'est de tradition, l'histoire d'Isis, la veuve d'Osiris coupé à la tronçonneuse. Il disparaît dans le trou qui le creuse, puis rebondit tel un poisson argenté. Entre-temps, il a troqué son jabot de dentelles contre des dessous affriolants ; mais les frissons qui rident sa peau ne dérangent pas sa virilité. Les frères lui servent de plastron, ses paroles les éclaboussent. Il joue le rôle d'Osiris et nous autres d'Anubis et de divers dieux gardiens du seuil. *Isis, elle, s'est mise en deuil, elle s'est fermée aux odeurs de menthe qui montent des bas côtés de la route.* « Merci », dit M. dans une pirouette, en prenant la coupe de champagne que Chris lui tend. *Isis réunit les morceaux d'Osiris* – et elle recolle mon petit bout de caoutchouc avec de la seccotine. L'aigle royal bat des ailes, je baisse la tête – Le Grand Architecte de l'univers vient de passer.

Je meurs et ressuscite à tout moment

(mais tout cela est imprévisible et c'est pourquoi nos cérémonies déçoivent). Des mamelles d'Isis tombe la mystérieuse substance des rêves que je suis allé chercher au bordel il y a bien longtemps. *Elle réunifie Osiris qui file alors sur une nacelle cosmique.*

« C'est la lumière qui crée les ombres pour se réfléchir » dit le Grand Maître. Je sens de toutes mes fibres que le monde n'a pas besoin de moi pour exister. Avant, cela était une banalité ; maintenant, c'est une évidence douloureuse. Je souffre

– et cela non pas parce que je découvre ma précarité, mais parce que je suis en train d'accoucher.

Le Grand Maître enfourche un petit vélo rouge ; il traverse l'atelier à vitesse vertigineuse. Il crève sur l'un de mes râles – s'arrête, regonfle ces pneus avec le tuyau qui pend entre ses jambes. *La nacelle remonte le Nil vers une source où mon double foisonne comme un végétal sous une coupole de cristal. L'œil d'Horus se tient cruellement derrière M.* Chris me fait des coquinerie. Des fraises et des coings poussent dans mon verger.

Je me réveille ; M. chante avec une voix de fluet, les frères ont mis des tutus et tapent sur des poêles à frire. Le Grand Maître rend à M. son maillet, et s'évanouit sur une colonne de fumée – la loge l'a absorbé, il a accompli sa mission.

Musique.

Flambeaux.

J'ouvre toujours la marche.

Je suis une création sans chair. Une chimère qui dégringole un mur invisible. Mes géniteurs sont la lumière de Provence, les genêts à l'ombre de l'océan, les moisissures de la naissance, la tarte au citron que ma mère me donnait au goûter, les désordres de la liberté. Je suis un jour d'été et j'ai encore toute la vie devant moi.

La loge, elle, est dûment couverte. Les surveillants se sont assurés que ceux qui décorent les colonnes sont franc-maçons. À leur passage, nous nous sommes mis à l'ordre, *la main sur la gorge pour réprimer les sanglots que provoque en nous la beauté.* Les flambeaux grésillent, les officiers retiennent leur souffle, les emblèmes se dévoilent. Tout devient conforme aux bribes d'un rite que nous feignons de comprendre.

Cette atmosphère irréelle me convient parfaitement : je suis moi-même un fantôme, et les sociétés, celles de n'importe quel pays, me paraissent être des scènes où s'exhibent des paranoïaques. *Je cherche toujours le secret qui nous sauvera*

du désespoir. Je m'astreins à percevoir la misère elle-même sous la forme d'un symbole. Rien n'est vrai (pour moi) que mon impuissance à aimer.

Je déchiffre le poème que je n'écrirai jamais et dont les lambeaux m'éblouissent. *Désormais, la loge ouvrira quand je le voudrai et où que je me trouve. Sur une barricade. Ou niché dans mon roman.* On est initié une fois pour toutes. « Si l'on a écouté le Verbe, on ne peut plus redevenir sourd. »

Je suis toujours l'enfant qui, resté à la porte du bordel, ramasse la tendresse dont les autres se dépouillent pour entrer dans le temple. Je me souviens de cette dernière tenue solennelle en me promenant avec Chris et Cath. Le Palais Royal scintille magiquement. Je crois entrevoir des ombres fugitives. Deux étudiants américains sifflent d'admiration devant mes nénettes. La grande est terriblement sexy. La petite est en fleur ce printemps.

Les CRS qui s'alignent sur la chaussée figent ma méchanceté. J'en ai assez de prendre des airs doucereux. De glisser sur un humanisme visqueux. Je veux mûrir ma propre mort et ne plus me la laisser voler par toutes les angoisses banales. Les frères ont tout à l'heure suivi Hiram qui, des bracelets aux chevilles, souffle sur leurs os les rumeurs d'une légende marine. La loge maintenant sommeille au creux de l'hiver, mais un lézard déjà redevient gris perle sous l'influence d'une chaleur cachée.

Tout s'arrête un moment en équilibre *Chris apparaît au bras de Philippe, je partage la nuit comme une orange* Les officiers retiennent encore leur souffle. Puis le soleil se lève comme une paupière maquillée. Chris, Cath et moi traînons maintenant à l'île Saint-Louis et le jour fait comme nous. Il veut montrer sa joie d'exister. Paris est une femme aux seins lourds et aux fesses de cavale, mais l'élégance de ses gestes piège une lumière venue d'ailleurs. Les frères, eux suivent toujours Hiram le sorcier à la langue de miel, d'ambre et d'algues. Ils rentrent dans le ventre de la terre, là où les saisons se lavent de leurs souillures, là où les dieux banquettent.

Tout à l'heure ou l'autre jour, pareille à une guinguette sur les bords de Marne, la loge a fermé ses volets pour que l'amour s'accomplisse.

Je remonte vers la lumière qu'émettent les frères. J'ai été cueillir un profane dans les profondeurs de la terre. Je l'aide à ne pas trébucher. *Des crevasses nous entourent qui datent de temps immémoriaux. Nous les évitons chaque fois de justesse...* Je vérifie une dernière fois que son bandeau est opaque, et je le pousse avec ménagement dans le temple.

« *Pourquoi voulez-vous être franc-maçon ?* » demande M. subitement. – Et pendant que l'autre s'embarrasse dans ses explications, je me remémore les ruines qu'il a traversées pour venir jusqu'ici. *Des éboulements, des failles, une touffe sèche de chardon.* Un astre qui tourne sans fin et sans raison. Une impatience me prend. Je veux combler le vide qui entoure le profane et le sépare de moi. Mes questions le taraudent – je les pose avec l'espoir de voir jaillir une étincelle de sincérité. Une seule, et je lâcherai ma proie ! J'ai tout d'un coup l'impression que la lueur qui descend le long des murs s'enroule à ses doigts. *Cela signifierait-il l'éveil de l'enfant royal, celui que j'ai abandonné à la porte de la chambre de Marlène ! Mon Dieu ! Quel cinéma pour expliquer une amitié naissante ! On dirait que je suis une masse de chair sans conscience et que j'ai besoin de m'enfler pour percevoir le moindre incident.*

Je pleure presque d'en être réduit à cela ! Je suis devenu une brute sourde aux rumeurs de l'esprit. Je ne crois plus à la chance. *J'ai enterré mon étoile polaire dans mon roman et je m'ensable dans le mystère des origines.* J'ai envie de crier au profane de s'enfuir, de préserver l'insolence de sa jeunesse. Mais le monde me paraît aussi désolé que la loge.

« De même que tous les hommes se ramènent à une humanité unique, de même tous les dieux se ramènent au Grand Architecte de l'Univers que nos ancêtres ont adoré sous des noms divers. » M. lit le rituel de fermeture des travaux. La

loge est recueillie. *J'ai raccompagné le profane vers les lumières blafardes de la ville.* Je me demande ce que vaut l'immortalité devant un enfant qui retrouve le sourire.

« — Donnez-moi le mot sacré, dit M.

— Je ne sais ni lire, ni écrire. Je sais à peine épeler » lui répond le premier surveillant. *Ce nom couronne le Verbe, il a explosé en œuvre cosmique, et nul autre que le Grand Architecte n'a participé à cette création dont nous sommes issus.* Je flaire une joie nouvelle dans les anfractuosités du sommeil.

« Répandez donc au dehors la lumière que vous avez entrevue ». *La Nature elle-même se réjouit quand l'initié pénètre dans son corps comme au jour de sa naissance.* Comment est-ce possible alors qu'on crève de faim en Afrique ? Un trou noir surgit dans le temple. Je me prends pour Simon le Mage qui en tous lieux traînait une prostituée, et disait qu'elle était la Sagesse. *De vieilles idées de souillure et de salut encrasent mon double.* Je marmonne un poème confus comme un rêve où j'évoque un ancêtre mythique. « Il est lui-même tout ce qui œuvre à son corps royal, et tout s'enflamme en lui. Il vole sur le sillage du vent. Son ventre sacré, c'est notre vieille mère la terre qui le gonfle. La mer le ceinture de sa prière bruissante. Les abîmes ourlent la plante de ses pieds. »

Le vénérable (c'est toujours M.) demande alors au deuxième surveillant quelle heure il est, et l'autre de lui répondre minuit. « Nous approchons donc des sources du Nil où l'univers prend naissance à chaque instant » Pendant une seconde je crois que je suis sur la barque d'Osiris et que le jour s'engouffre dans mes voiles. Des rumeurs de blues remontent le Mississipi avec une odeur d'acacia sauvage. La loge n'est rien sauf ce milieu humide qui permet la germination de l'être en gésine au cœur de l'esclavage.

Je comprends que le sérieux des autres exprime leur saisissement devant quelque chose qui les dépasse. « Tout rentre dans le néant maintenant, et le secret dans nos cœurs. Les mystères sont cachés à notre vue. Les lumières désertent le temple. »

Les officiers se massent derrière le vénérable. L'apprenti prend le chandelier. J'ouvre la marche avec mon épée.

Nous sommes des lucioles, nous traversons le royaume des ombres.

